



SONG TO SONG

De Terrence Malick
Avec Ryan Gosling, Rooney Mara, Michael Fassbender,...
Américain – 2017 – 2h08

Jeudi 21 décembre 2017
Date unique 18h30 - 21h00

Voici quelques raisons de renouer avec Terrence Malick, pour ceux, nombreux, qui ont été déçus par un, ou deux, ou plus, de ses derniers films. *Song to song*, qui forme une sorte de trilogie avec *A la merveille* (2012) et *Knight of cups* (2015), est le meilleur des trois. Celui qui éclaire le mieux le travail contemporain du cinéaste. Comme un manifeste, le titre (« Chanson après chanson ») évoque, dans un style lyrique, la discontinuité des expériences humaines. Et la troupe réunie par le cinéaste frôle, cette fois, la perfection : Michael Fassbender, Ryan Gosling, Natalie Portman et Rooney Mara pour les rôles principaux, plus Cate Blanchett dans quelques scènes. Ces acteurs, à la fois sensuels et cérébraux, apportent, autrement que Ben Affleck et Christian Bale dans les deux films précédents, du trouble, de l'émotion, du vertige.

Au centre de *Song to song*, il y a donc un quatuor à Austin, Texas (la ville de Malick), un peu comme il y a, en littérature, *Le Quatuor d'Alexandrie*, de Lauwrence Durrell, sur les amours croisées de deux femmes et deux hommes. Tout un faisceau de sentiments et de désirs circule entre un producteur de musique, prédateur tourmenté (Michael Fassbender), des artistes inconstants, en quête d'une carrière (Rooney Mara et Ryan Gosling) et une enseignante déclassée (Natalie Portman), serveuse de hasard. Un couple se forme, où l'attraction et l'ambition se mêlent inextricablement. Puis cette union devient trio, utopie érotique bientôt brisée. Des alliances se recréent ou naissent. Chacun persiste dans une quête, amoureuse et existentielle, qui lui reste en partie indéchiffrable.

La question qui taraude l'héroïne jouée par Rooney Mara est celle de son identité, de son âme, au-delà du morcellement de sa vie. Sur ce terrain de la dissolution de l'être, la mise en scène de Malick atteint des sommets, à la fois hyper fluide (par la mobilité de la caméra) et ultra fragmentée (par le découpage). Du monde particulier de la musique et de la scène à Austin, qu'il filme en documentariste (Iggy Pop et Patti Smith apparaissent dans leur propre rôle), il tire un flux d'instantanés sur les mêmes thèmes : évanescence des passions, relativité des vocations, fragilité des êtres.



Dans ce laboratoire de cinéma, où la fiction prolifère sans limites (un montage initial durait plusieurs heures), la fin a tout d'une concession (la seule) aux lois de la narration classique. De fait, elle paraît simpliste. Mais après le documentaire *Voyage of time* (sorti comme une météorite au printemps dernier), cosmogonie fumeuse, *Song to song* redonne sa place à Terrence Malick, entre inquiétude morale et exaltation des sens.

Louis Guichard - Télérama

"Song to Song" donne l'impression d'être un remix de dix films d'où Terrence Malick extraierait les moments les plus saillants pour les compiler dans une mixtape furieuse et désordonnée. Cette compression a pour conséquence de décupler le pouvoir des gestes, comme si la vie entière en dépendait.

Première

D'abord, il y a des gens qui s'aiment, qui se désirent, qui s'allument, qui s'ét(r)eignent, qui se déchirent, qui se baisent, qui se dévorent... Puis, il y a la transe. Un sentiment extatique émanant d'une science de montage qui intime à l'élévation ou à l'évanouissement, à un changement de l'état de spectateur en état de voyageur. Comme un trip, un shoot, une défonce de cinéma. Et d'ainsi pénétrer les sphères élégiaques du cinéma de Malick – pourtant, ici, plus terrien qu'à l'accoutumée – pour s'approcher de son essence : le lyrisme du sentiment amoureux et de ce qui en découle. Une fois le pacte passé, le dispositif accepté, ne reste rien du spectateur qu'un corps sans peau sur lequel s'étalera, se frotera la lumière. Il y a du jazz dans cet arrangement, il y a cette folle liberté dans le génie de Malick ; que l'on peut préférer plus ou moins mystique, plus ou moins construit mais qui reste toujours capable d'une effroyable précision dans ses mise en images. Fussent-elles portées par un souffle délesté de limites. Mais créer autant d'impressions par quelques plans enchaînés, construits à même l'esprit, n'est-ce pas là une forme quintessente de cinéma ?!

Là où le labeur improvisé du précédent opus de cette trilogie (*To The Wonder, Knight of Cups*) – fondée autour du mouvement permanent des âmes et corps amoureux – s'étouffait rapidement dans un mysticisme forcené et une morale pudibonde quelque peu sentencieuse, *Song To Song* se pare d'une énergie pop faite de liberté. Bien loin de tout jugement, Malick condense l'infime de l'existence posant une ellipse entre chaque plan pour ne laisser poindre que la vie dans sa plus simple expression. A l'image de ce cinéma qui magnifie l'indispensable insignifiance des destins amoureux. Ainsi, les jeux enfantins des amants, les caresses tremblantes, les regards, les longs ennuis à plusieurs se transforment en espaces vitaux, bouleversants et indispensables à la symbiose et qui – souvent – mènent aux plaisirs. Le film s'adapte à son sujet : futile et capital, pesant et virevoltant, impeuplé et débordant...

Mais c'est aussi une époque qu'investit Malick depuis quelques films. Une époque précédemment jugée par ses personnages religieux omniprésents. Et si l'on sent ici un regard plus perdu que véritablement neutre sur les mouvements populaires dans lesquels se déroule l'action, on sent l'intérêt du réalisateur plus porté sur le caractère absolu de l'amour et son état de flottement brumeux – peut être lié à la distorsion du siècle – que sur le siècle lui-même. C'est donc presque par velléité sociologique que Malick peuple son film de pop-stars aussi diverses que fascinantes (Iggy Pop, Patti Smith, Lykke Li et bien d'autres ...), de culs balancés frénétiquement sur scène et de marche-pieds humains dans la fosse aux lions. C'est dans cette instabilité permanente que se tissent les brèves du film. Jamais vraiment débutées, jamais vraiment achevées. Personnages et spectateurs papillonnent de chanson à chanson, entre amour et désespoir dans un même élan à la seule différence que le spectateur, lui, ne reste pas. Il passe et puis s'en va.



Ces personnages ce sont avant tout des acteurs. Des comédiens que l'on regarde à travers le prisme du cinéma de Malick. De l'aridité de l'exercice – quoiqu'ici facilité par la présence d'échanges dialogués d'une folle poésie – découle une beauté sans limite. Peut être n'auront-ils jamais été aussi sensuels – leurs voix susurrent enjolivées par le souffle du vent omniprésent – et aussi physiquement fragmentés que dans le cadre de Lubezki. (Fidèle au style construit avec le cinéaste depuis quelques films). Dos, jambes, bras, mains, pieds, lèvres, yeux se mêlent, comme les images par le montage. Et les corps distincts finissent par se faire chimère, chacun représentant diverses sensibilités, divers caractères mais formant, ensemble, un tout fait de mélancolie, de joies, de peurs... Impossible d'imaginer où commencent et où s'arrêtent le jeu ou la simple présence. Ainsi, l'intégration de personnalités réelles semble évidente et ne pose jamais question.

C'est aussi qu'ils sont systématiquement lié à l'espace qu'ils habitent. Ascenseurs, forme d'élévation contre nature, champs surpeuplés privant la nature de sa fonction première, froideur inhumaine des battisses onéreuses... Malick, philosophe, sait que l'Homme est le produit de ce qui l'entoure, d'où il vient, d'où il vit. Où : une architecture, un lieu, un espace.

En somme, exploiter toutes les capacités de son cinéma, c'est ce que semble vouloir faire le réalisateur depuis plusieurs films. Dépasser toute forme classique de narration écrite – dont il s'était déjà éloigné il y a fort longtemps – et se fier au rythme, au son, à l'image. Exploiter le cinéma jusque dans ses tréfonds primitifs et ramener le terreau à la surface pour atteindre un point aussi exigeant que parfois hermétique où ne peuvent subsister que le sens profond et la patronne émotion. Il y va, ici, d'un acte d'amour...

Lucien Halfants - Culturopoing.com

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)